

Laval théologique et philosophique



LIBERA, Alain de, ZUM BRUNN, Emilia, *Maître Eckhart. Métaphysique du Verbe et théologie négative*

Jacques Doyon

Volume 43, numéro 2, juin 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400314ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400314ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Doyon, J. (1987). Compte rendu de [LIBERA, Alain de, ZUM BRUNN, Emilia, *Maître Eckhart. Métaphysique du Verbe et théologie négative*]. *Laval théologique et philosophique*, 43(2), 277–278. <https://doi.org/10.7202/400314ar>

New Biology, devrait paraître en avril 1987, chez *Shambhala Press*, Boston. Il n'est pas impossible que *Le Griffon d'argile* le fasse aussi paraître en français d'ici un an. Une histoire à suivre...

Louis BRUNET

Emilia ZUM BRUNN et Alain DE LIBERA, **Maître Eckhart. Métaphysique du Verbe et théologie négative**. Préface de M.-D. CHENU. Coll.: «Bibliothèque des Archives de Philosophie», 42. Paris, 1984, Les Éditions Beauchesne (21.5 × 13.5 cm) 244 pages.

Maître Eckhart, prédicateur, théologien et mystique dominicain du début du 14^e siècle demeure pour plusieurs une énigme, surtout pour le public francophone. Plusieurs de ses propositions furent condamnées en 1329 pour leur saveur panthéiste et quiettiste, et pourtant on reconnaît toujours en lui un «maître à lire» (*Lesenmeister*) et un «maître à vivre» (*Lebenmeister*). Est-il panthéiste? Qu'entend-il par le fond de l'âme, qui est à la fois Dieu Lui-même, et ce que j'ai de plus intime et de plus personnel? Est-il un chrétien authentique, ou un néoplatonicien? La mystique intellectuelle qu'il propose laisse-t-elle place à l'amour? Les auteurs nous présentent ici l'ensemble de la doctrine spirituelle et mystique de Maître Eckhart, en montrant ses enracinements dans la théologie médiévale (Albert le Grand, Thomas d'Aquin) tributaire de la pensée aristotélicienne, et dans la mystique apophasique qui remonte à Denys et à Augustin. Deux grands axes de réflexion: 1° *la métaphysique du Verbe*, en qui Dieu a créé toutes choses, qui les contient donc dans leur état le plus parfait, dans l'instant éternel, antérieurement à leur apparition dans le temps; 2° *la maïeutique du non-savoir*, qui conduit à l'abandon de l'âme (*Gelassenheit*) à Dieu, au «pâtir divin», c'est-à-dire à l'union vitale avec Dieu Lui-même, au-delà de tout discours et de toute distinction, selon la parole du Christ en saint Jean: «Comme Toi Père, tu es en moi et moi en Toi; qu'eux aussi soient un en nous».

L'homme vient de Dieu et y retourne. De toutes les créatures, il est la seule (avec les anges) qui est «capax Dei», apte à recevoir Dieu en lui par son esprit. Il est «ebenmässig» (d'égale mesure) avec Dieu. Par son origine il se confond avec Dieu Lui-même, ou plutôt avec son Verbe, en qui Dieu a créé toutes choses. La perfection de

l'homme et sa fin propre doit donc consister à retrouver pour ainsi dire son état originel, dans l'instant éternel auquel tout le temps est suspendu. Tant qu'il vit séparé de cette origine, dans son état de créature, il est soumis aux *altérations* préparatoires à sa régénération. Ces altérations s'accompagnent de douleurs incessantes, parce qu'il n'est pas encore rendu chez lui, dans l'état qui lui convient et auquel il aspire de toute son âme. D'ailleurs il ne se possède pas encore en propre: l'être créé est constamment suspendu sur le néant, et dépend pour subsister de la causalité actuelle du créateur. Cette façon de causer est imparfaite (causalité analogue) par comparaison avec la génération (causalité univoque) qui fait que ce qui est engendré possède en propre et comme un héritage (et non comme un prêt) la qualité et l'être qu'il reçoit de celui qui l'engendre. Pour posséder l'être et la perfection, il faut être engendré de Dieu, dans le Verbe.

L'homme peut-il de quelque façon s'élever au-dessus de sa condition de créature jusqu'à partager la vie divine? Comment cela est-il possible? En est-il capable? — La réponse est affirmative aussi bien de la part de Dieu que de la part de l'homme. En Dieu il n'y a pas de négation, Il est «négation de toute négation», il n'y a pas de limite à son amour et au don de soi. D'ailleurs il ne peut se donner sans se donner tout entier dans son infinie simplicité. L'homme, d'autre part, par la nature de son esprit est infiniment apte à recevoir. L'activité constructive de notre esprit est seconde: ce qu'il y a de plus fondamental, c'est d'intuitionner l'être qui s'offre à nous, de nous laisser envahir par lui, de «pâtir» sa présence. Cela est vrai en particulier pour l'Être de Dieu, immédiatement présent à toutes ses créatures, en particulier au plus profond de l'âme. Quand Dieu se donne infiniment à l'âme qui le reçoit infiniment, «l'abîme appelant l'abîme», alors s'accomplit une «coïncidence des opposés», une même vie partagée, une parfaite unité, unité entre la créature spirituelle et le créateur, au-delà de tout discours dans une extase d'où sont exclues toute conscience et toute velléité de séparation. Dans cet instant éternel de vie divine partagée, il y a une unité vitale mais pluralité de personnes, union sans confusion comme le suggère la parole de Jésus: «Comme Toi Père, tu es en moi, et moi en Toi, qu'eux aussi soient un en nous». En effet, selon maître Eckhart, plus haut et plus profond que la pluralité des Personnes en Dieu il y a l'unité de la déité, de la vie divine, commune aux Trois. L'âme devenue héritière de la vie divine partage donc avec la

Trinité ce qui fait son unité : cette fécondité infinie et éternelle de Dieu qui s'exprime dans la connaissance, dans l'amour, dans la création. L'âme unie à Dieu engendre donc elle aussi en elle le Verbe de Dieu, spire amoureusement l'Esprit-Saint, crée avec Dieu toutes choses.

Cette union mystique transformante ne fait pas que je sois, comme sujet personnel, identique aux Personnes divines, mais fait que je vive vraiment de la vie de Dieu qui se connaît et s'aime en moi comme Il se connaît et s'aime en Lui-même. Tel est le sommet de la vie de l'âme retournée à son origine. Ne dit-on pas, en bonne philosophie, que le connaissant et le connu sont un dans l'activité connaissante, et à plus forte raison dans l'intuition qui précède l'expression intérieure de ce qui est connu au moyen d'une pensée ? De même pour l'amour, où l'amant et l'aimé sont l'un dans l'autre, et se portent mutuellement dans le cœur : « une âme dans deux corps » ? Ainsi, au sommet de la vie mystique, entre Dieu et l'âme humaine.

Un tel état ne sépare pas du monde extérieur et des autres hommes, bien au contraire. Partager la vie divine, c'est être co-créateur avec lui, et donc, en principe, être réconcilié avec toute la création, et pouvoir aller vers elle avec une entière liberté sans être contaminé par quoi que ce soit. « Aime, et fais ce que tu veux », parce que le cœur ne s'arrête à rien de défini pour en faire sa nourriture, mais voit chaque chose à la lumière de son origine et de sa fin, et l'utilise à bon escient. Le véritable mystique selon M. Eckhart est avec Dieu et en Dieu non seulement à l'Église, ou dans ses moments de prière, mais aussi au marché, et chez lui quand il fend son bois. Il n'a pas à parcourir mer et monde pour trouver Dieu, multipliant mortifications et pèlerinages. Il lui suffit d'entrer en lui-même, dans sa demeure la plus intérieure, où Dieu se tient, « intimior intimo meo ». Entrer en soi-même, c'est retourner à son origine, qui est plus profonde et plus ancienne que tous ses ancêtres jusqu'à Adam, parce que c'est l'idée que Dieu a de chacun de nous dans son Verbe en qui Dieu nous engendre éternellement. Or le Verbe de Dieu partage avec le Père la même vie divine, que chacun est invité lui aussi à partager dans une démarche où l'initiative appartient à Dieu à qui on doit s'abandonner totalement (« Gelassenheit »).

Ainsi comprise, la doctrine de Maître Eckhart se situe à une profondeur où les antinomies entre mystique orientale (monisme, fusion) et mystique occidentale (dualisme, altérité), entre intellectua-

lisme et volontarisme, entre néoplatonisme et christianisme sont en partie dépassées et (peut-être ?) réconciliées... Le propos de ce livre n'était pas aussi ambitieux. Il se contente de suggérer des pistes dans cette direction. Il présente avec une clarté et une précision remarquables une pensée originale et très riche et constitue une excellente introduction à la lecture des œuvres de ce grand maître de la vie mystique que fut et demeure Maître Eckhart.

Jacques DOYON

Jacques DUPONT, *Nouvelles études sur les Actes des Apôtres*. Lectio divina 118, Paris, Cerf, 1984, 544 pages (13 × 21 cm).

Ce volume vient à la suite de plusieurs autres du même Auteur sur le même sujet. Depuis 1950, en effet, il s'est intéressé aux *Actes des Apôtres* par un premier ouvrage : « *Problèmes* », bilan des études de la dernière décennie. En 1953, suivirent la traduction et l'annotation des Actes dans « *La Sainte Bible* » en français, publiée sous la direction de l'École Biblique de Jérusalem. Les années subséquentes 1960, 1962, 1967 apportèrent chacune leur contribution par de nouvelles publications mais, en 1967, paraissait une série d'*Études sur les Actes des Apôtres*.

Depuis longtemps la réputation de Jacques Dupont comme spécialiste du Livre des *Actes* est établie et, de partout, on recourt à sa compétence. Ses divers travaux, malgré leur brièveté, étaient cependant jusqu'ici peu accessibles à cause de leur dispersion. Le présent ouvrage, à la demande des éditeurs, groupe en un seul volume 20 de ces travaux. Malgré un recul de vingt ans, leur valeur est toujours actuelle. Ils couvrent toute l'œuvre de saint Luc. Certains portent sur l'ensemble : « *La portée christologique de l'évangélisation des nations* » (pp. 37-52); d'autres s'arrêtent à des points particuliers comme « *Les discours de Pierre* », au nombre de huit, épars dans l'œuvre : 1,16-22; 2,14-36 ou 14-40; 3,12-26; 4,8-12; 5,29-32; 10,34-43; 11,5-17; 15,7-11 (pp. 58-111); « *Les ministères de l'Église naissante d'après les Actes des Apôtres* » (pp. 133-185); « *Assis à la droite de Dieu* » (pp. 210-295). Ce dernier titre est une interprétation du Ps. 110 dans le Nouveau Testament où les premiers chrétiens expriment leur foi pascal, mais, poussant plus loin son enquête, l'Auteur se demande « si le christianisme primitif découvre dans le verset du psaume une